

**Rosalie DION**, Université de Montréal – *Le développement d'une pensée séculière par la diffusion de la religion : une sociologie des humanistes*

Passionnée d'histoire tout autant que de sociologie — bien que je donne préséance à cette dernière —, j'ai tenté dans mon mémoire d'allier les deux disciplines pour jeter un nouveau regard sur le processus de « sécularisation », un paradigme qui sème la discorde depuis plus de cinquante ans parmi les sociologues de la religion. J'ai voulu m'éloigner des conceptions « classiques » de la sécularisation en empruntant au sociologue Max Weber des outils théoriques qui s'avèrent neutres sur le plan de la « querelle » de la sécularisation qui fait rage. Plus précisément, je me suis attardée à l'idée d'une *rationalisation* de la religion, un processus indissociable de la modernité qui consiste au dépouillement de la religion de ses attributs que l'on peut qualifier de « magiques » — par exemple, l'attribution d'un quelconque pouvoir intrinsèque à des paroles ou des objets sacrés.

Ce processus de rationalisation est plus généralement associé à la pensée luthérienne de la Réforme, qui préconise un retour aux textes et l'abandon des pratiques purement ritualistes ou « superstitieuses » du catholicisme (dont les exemples les plus connus demeurent l'adoration des reliques et la vente des indulgences). Cependant, si l'on s'attarde davantage à la Renaissance et à l'humanisme — ce mouvement intellectuel de redécouverte de la pensée de l'Antiquité gréco-romaine — il s'est avéré que, de façon plus globale, un lien étroit pouvait être tissé entre la pensée des humanistes et la rationalisation de la religion. C'est précisément ce lien que j'ai voulu explorer plus avant.

En étudiant la pensée religieuse du plus célèbre et influent humaniste de la Renaissance, Érasme de Rotterdam, j'y ai trouvé des ingrédients essentiels au développement d'une religion « rationalisée ». Érasme était en effet l'ardent défenseur d'une religion sincère et *intériorisée* — une religion au sein de laquelle le strict respect des rituels extérieurs d'attachement à la foi est secondaire, voire superflu. Pour Érasme, la religion est davantage un *système philosophique* qu'un regroupement de dogmes absolus ; il plaide pour la diffusion d'une religion claire, compréhensible à ses adeptes — et non uniquement à une poignée de théologiens universitaires —, au sein de laquelle le respect d'une conduite de vie chrétienne au quotidien prend bien plus d'importance que la récitation d'un rosaire. « Je préfère un musulman sincère à un chrétien hypocrite », ira-t-il jusqu'à écrire.

La grande particularité d'Érasme est que, malgré sa proximité intellectuelle avec Luther, il se refusera toute sa vie de l'appuyer et de rompre avec l'Église catholique, et c'est avec affliction qu'il assistera au schisme protestant. En tant qu'humaniste, Érasme s'attristait d'une situation qui ne fournissait qu'un prétexte supplémentaire à une division de l'humanité, et déplorait l'attitude de confrontation intransigeante de Luther. Pour lui, réforme et catholicisme n'étaient pas incompatibles. En d'autres mots, une telle rationalisation n'avait pas à être l'apanage d'une religion séparée si l'Église catholique montrait assez de souplesse pour lever les obstacles dogmatiques à une pratique quotidienne de la religion comme respect de « l'esprit » du Christ qu'il ramenait à l'essentiel : des vertus, comme celles de la charité, de l'amour et de la compassion.

Les idées d'Érasme sur la religion étaient provocantes, voire parfois révolutionnaires. Pour l'essentiel, il s'opposait à tout ce qui, dans la doctrine de l'Église, entraînait en contradiction avec la vie quotidienne et les réalités de l'époque, comme les obligations de jeûnes (que les riches contournaient en achetant des dispenses), la multitude des fêtes religieuses (qui enlevaient aux plus pauvres les revenus potentiels de précieuses journées de travail), et même le célibat des prêtres (qui très souvent, dans la pratique, n'était de toutes façons pas respecté). C'est en réduisant au strict minimum toutes ces exigences strictement pratiques qu'il est possible d'en arriver à ce que Weber appellerait une « quotidianisation » du charisme religieux — et que nous pourrions traduire par une égalisation des qualifications religieuses pour l'obtention du salut.

La pensée d'Érasme peut être identifiée comme un prélude à la graduelle reconfiguration subséquente du rapport entre les individus et la religion — reconfiguration qu'il serait possible de poser comme facteur explicatif du processus de « sécularisation » apparu avec la modernité et, surtout, comme une nuance importante aux définitions classiques de cette sécularisation. Elle nous ramène à une question essentielle qui demeure le principal talon d'Achille de la discipline : *qu'est-ce que la religion ?* Un ensemble de dogmes et d'observances, ou un complexe d'idées et d'attitudes particulières ?

En abordant les transformations récentes de la place de la religion dans les sociétés en termes de reconfiguration et de transformation, une porte s'ouvre pour aborder de façon plus nuancée les apparentes contradictions entre un déclin, en Occident, de la place des religions institutionnalisées, et la survivance de pratiques et de sentiments religieux nombreux et diversifiés. Aussi, et plus important encore à mes yeux, une telle façon d'appréhender ces transformations permet à mon avis de dépasser cette dichotomie trop rapidement posée entre les mondes « religieux » et « sécularisés ».